

Patchworks baudelairiens

1^{ère} 05

Ecrits d'appropriation sur BAUDELAIRE

Objectif : mémoriser des vers en vue de la dissertation de fin d'année.

Sujet : à partir de la sélection que j'ai opérée (vous recevrez individuellement la liasse de textes et de vers photocopiée d'ici la semaine prochaine ; ainsi que le fichier en deux formats en pièces jointes...), ou bien de votre propre lecture de *Les Fleurs du mal*, vous allez sélectionner 20 à 25 vers (puisés dans les grands thèmes de Baudelaire) qu'il vous faudrait apprendre...

Pour vous y aider ludiquement, vous allez en faire un texte poétique qui pourra :

- Sectionner les vers au maximum à 6 syllabes (donc des groupes de mots ou expressions de 01 à 06 syllabes) et construire un texte où votre propre texte (votre apport personnel) servira de liant à tous ces éléments que vous allez rapprocher... Attention, il ne s'agit pas de rédiger une histoire mais de recréer un poème donc d'aspirer à un puissant imaginaire qui fera écho à celui de Baudelaire et à son écriture !
- Reprendre les vers (sans les sectionner) et les ordonner (tout en vous arrangeant pour que leurs rapprochements aboutissent à du sens, c'est-à-dire ajouter un peu de votre propre texte — votre propre apport, mais de façon bien moindre que pour le sujet précédent — pour que votre patchwork baudelairien signifie quelque chose... Sauf si vous décidez qu'il n'est pas nécessaire que ça signifie pourvu que ça vous plaise ! Cependant, dans ces cas-là, pensez aussi un peu à vos lecteurs et lectrices.)

Dans tous les cas, ne vous interdisez rien !

(Seule contrainte : minimum 10 vers et maximum 40.)

Autre sujet (facultatif) qui se rajoute au précédent : vous allez rédiger un sonnet, un pantoum (« LITTÉRAIRE Poème à forme fixe, emprunté à la poésie malaise, composé d'une série de quatrains à rimes croisées, dans lesquels le deuxième et le quatrième vers d'une strophe sont repris par le premier et le troisième vers de la strophe suivante, le dernier vers du poème reprenant en principe le vers initial. » CNRTL) ou toute autre forme littéraire que vous auriez découverte chez Baudelaire sur un sujet qui lui est cher (mélancolie, sens, synesthésie, temps, mort, beauté, femmes — auxquelles vous pouvez rajouter les hommes, pour qui le souhaiterait —, érotisme etc.)

(Seule contrainte : minimum 14 vers et maximum 30.)

Un jour tu partiras...

*Je te hais autant que je t'aime,
Parce que ta bouche est cruelle parfois,
Par ses baisers froids comme la lune,
Qui m'embrasent et m'éteignent à la fois.*

*Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse,
Sur ta chair où le parfum rôde,
Car n'es-tu pas l'oasis où je rêve
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines ?*

*J'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Mais mon cœur que jamais ne visite l'extase,
Est un théâtre où l'on attend
Enfin, un retour de flamme.*

*J'ai longtemps rêvé à de lointains portiques,
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.*

*Homme libre, toujours tu chériras la mer.
Les vrais voyageurs sont ceux-là qui partent,
Et laissent derrière eux, celle qui les attend et espère,
Une douleur très simple et non mystérieuse*

*Qui n'enlève rien à l'amour,
Sans rien demander en retour :
Ce beau matin d'été si doux,
Tel que jamais mortel n'en vit.*

*Songe à la douceur,
D'aller là-bas vivre ensemble ;
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris
Des souvenirs dormants dans cette chevelure.*

*J'aime les souvenirs de ces époques nues,
Et dont le souvenir pour l'amour me ravive,
Près de l'époux perfide et qui fut mon amant,
Tel un être disparu aux regards familiers.*

*Faut-il partir ? Rester ? Si tu peux rester, reste !
Mais l'appel du large est trop fort...
Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides
Je pense à mon grand cygne avec ses gestes flous.*

Elsa F.

Je t'attends...

Je t'attends et ne te trouve point,
Alors que je te cherche et me désespère toujours ;
Sans toi, les jours sont fades et sans amour,
Et je cours, m'essouffle dans mon univers solitaire et lointain.

Te voilà, tel que je t'imagine et t'invente,
Grand, beau et fort, tu m'apparais
Sous de vastes portiques, tu souris et m'invites.
Me voilà toute à toi, j'accepte l'invitation qui me tourmente.

Ensemble, nous irons visiter les pays exotiques,
Où de grands arbres fruitiers nous offriront leur moisson,
Notre maison, confortable et luxueuse, sera l'écrin de notre pâmoison,
Où l'extase sera longue, exquise et extatique.

Là nous vivrons heureux sous les soleils enchanteurs des Tropiques,
La mer, de sa houle régulière, nous bercera de sa douce cadence,
Pendant que des enfants, de leur gaieté enjouée, nous enivreront de leurs encens
Et de moments suspendus plein d'abondance.

Elsa
(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)

Le Poète

Le Poète est semblable au prince des nuées
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Pour rassembler à neuf les terres inondées.

La musique souvent me prend comme une mer !
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,
Pendant que le parfum des verts tamariniers
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Si par une nuit lourde et sombre
Derrière quelque vieux décombre,
Par toi je change l'or en fer,
Et le paradis en enfer,

Nous fuirons sans repos ni trêves
Vers le paradis de mes rêves,
De ton esprit bariolé
Folle dont je suis affolé...

Je te hais autant que je t'aime !

Léa

Elle est faite pour inspirer les poètes,
Tout le monde veut peindre sa tendre beauté,
Elle fait devenir toutes choses plus belles,
Et, quand elle avance, on croirait qu'elle danse.
Elle a un sourire empli de lumières,
Son charme guérit n'importe quel mourant.

Ô beauté ! Je me questionne, mais d'où viens-tu ?
Du ciel ou de l'enfer, des astres ou du gouffre ?
Qu'importe, que tu sois comme Lady Macbeth,
Ou bien que tu sois du même sang que Satan
Puisque tu es déjà entrée dans mon cœur
Comme une lame de splendeur orientale.

Malgré tout, je vénère ton fabuleux regard,
D'autant que tu fais vibrer en moi les saisons,
Quand tu n'es plus là, un soleil sans chaleur me colle,
Mais plus que tout le reste j'implore ta pitié :
Sois ma douce femme, ô sois la joie de ma vie
Tu es mon seul plaisir, je t'aime à la folie !

Zoé

La fin

Très vite, la réponse final' me monopolise,
Et tout autour de moi les diables se déguisent ;
Or il ne faut surtout pas souffrir de ma clique,
Sans surprise, on récolte un jour ce que l'on sème.

Oui, la vie peut être un très long gouffre tragique
Mais ce qui est crucial pour moi c'est que je t'aime !
Je t'en prie, ne regrette rien de notre histoire,
Il reste nos souvenirs et ce n'est pas dérisoire.

Tu sais d'en bas, d'en haut rien ne dure jamais,
Et Chronos est notre principal ennemi :
Il nous cause des ennuis en nous rongant la vie.

Même si cette existence mérite d'être jouée,
Et même si elle n'est que provisoire, c'est assez...
Imagine que serait une vie illimitée ?

Zoé

(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)

Le chat

Vrai ami du sédentaire, tu es essentiel
Roi de la maison tu en es existentiel
Et tu as l'air tellement humain que quand je dors
Je rêve que tu me parles avec une voix d'or.

Tu adores m'embêter et toucher mes papiers
Pour mieux venir les déchiqueter finement.
Tes dents blanches sont les armes les plus aiguisées
Et même Héphaïstos n'a rien de plus puissant !

Et lorsque tu te mets en position assise
Tu me regardes alors je suis vraiment conquise
Tel un sphinx patient prêt à produire une énigme.

Dès que je vais mal, tu comprends et tu m'émeus
Et tu viens alors me faire tout plein de bisous
Ils sont âpres et sont râpeux mais ils restent les plus doux.

Zoé

(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)

Sonnet

Le Poète est semblable au prince des nuées,
Le Poète aujourd'hui, quand il veut concevoir,
La nudité de l'homme et celle de la femme,
Ne permet qu'à un Dieu d'observer son travail.

L'artiste quand il crée, nous dit également :
« J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes » ;
Devant ce noir tableau plein d'épouvantement,
L'artiste quand il finit n'en voit plus les signes.

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme,
Ce sont mes réactions dans la vie, en effet ;
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris

Et je chéris, ô bête implacable et cruelle !
De toi, vil animal, - pour pétrir un génie ?
Infâme à qui je suis lié !

Salomé

« Cycle infernal »

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans,
Défilent lentement dans mon âme des corbillards silencieux.
Je suis riche mais impuissant,
Jeune et pourtant très vieux.
L'angoisse, sur mon crane, plante son drapeau noir,
L'Amour n'a plus de goût, le printemps plus d'odeur.
Je suis l'âme d'un vieux poète brisé tel un miroir,
Mon morne esprit se meurt.

Emporte-moi wagon ! Enlève-moi de la douleur !
Envole-moi loin ! Loin de ces miasmes morbides !
Ici, la boue est faite de nos pleurs !
Laisse-moi me purifier dans l'air supérieur,
Echappatoire de ce gouffre sordide.

Ô fatigue, beauté dont le regard m'a fait naître,
Tu rends l'Univers moins hideux,
Ton vin revêt une charogne infâme d'un luxe miraculeux.
L'extase emplit mon être,
Mon cœur, comme un oiseau, voltige tout joyeux
Vers un ciel divin où je suis maître.

Mais le temps m'engloutit minute par minute,
Rien dans ma mélancolie n'a bougé.
Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute ?
« Meurs vieux lâche ! il est trop tard, tu es figé. »

Norah

I

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Exilé au milieu des huées
Et dans le suaire des nuages,
Je revois votre image.
C'est vous, Lady Macbeth !
Vous qui ne serez jamais ces beautés de vignettes
Qui, de leur rythme, de leur parfum et de leur chair,
Changent l'or en fer et le paradis en enfer.
Je plonge dans vos beaux yeux comme dans un songe,
Bijoux froids, œils sanglants, qui palpitent et qui rongent.
Vous êtes mon ange gardien, ma Muse et ma Madone
Vers laquelle je plonge, dans les trésors de votre personne.
Pour moi, poète chétif
Vous faites de votre corps vif,
Germer mille sonnets dans mon cœur.
Et, lorsque mes doigts caressent à loisir,
Avec l'unique soin d'approfondir,
Votre ventre et vos seins
J'ai l'impression d'usurper en riant les hommages divins !

II

Et pourtant, je serai votre cercueil, aimable pestilence !
Qui plonge dans l'oubli votre âme sans remords
Et qui, de sa virulence,
Plantera de vibrantes Douleurs dans votre cœur plein d'effroi.
Alors, mon ange d'hyacinthe et d'or
Pour briser votre âme et vous mettre aux abois,
Vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Parmi les âmes qui trépassent,
Moisir dans le gouffre de mes amours décomposées !

Vincent

Vous-êtes vous déjà demandé mon amour,
Si vos yeux aux reflets de velours,
Éclairés tels deux Lapis Lazuli
À la flamme d'une lampe qui les bleuit
Garderont éternellement, comme le marbre de Carrare,
Ses veines d'un gris rare,
Les reflets remédiables de leur vitalité ?

Car le temps, fin stratège non concurrencé,
Fait tourner de ses doigts crochus
Les aiguilles de notre vie, bientôt déchue.
Dès lors, comme deux enfants s'enfonçant au détour d'un chemin
Dans les sables mouvants,
Nos âmes se noient sous le firmament
Que les étoiles allument puis éteignent du même destin.

Vincent

(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)

Long sanglot, chargé d'adieu

Comme un long sanglot, chargé d'adieu

Ô beauté ! Monstre énorme, effrayant, ingénu !
De Satan ou de Dieu, qu'importe ?
Maudite, maudite sois-tu ?
Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore.

Plonger dans tes beaux yeux comme dans un beau songe.
Ainsi quand je serai perdu dans ta mémoire,
Mon âme de vieux poète errera dans une gouttière.

Ô ma beauté !
Par toi je change l'or en fer.
J'aurais pu faire un fleuve avec mes pleurs,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence !
Ma femme est morte !
Ô Satan, prends pitié de ma longue misère.

Clémence

Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Excepté le tien, le seul qui m'indigne !
A te voir marcher en cadence,
Mon esprit perd tout sens

Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle !
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes.
Comme de la toile,
Je me laisse peindre de tes idées.

Tes yeux sont peuplés de visions nocturnes,
Devant le noir tableau plein d'épouvantement,
Tes yeux, où rien ne se révèle
Jour après jour s'émerveillent.

La nudité de l'homme et celle de la femme,
Sont deux bijoux froids où se mêlent
La passion et la raison de nos désirs.

La musique souvent me prend comme une mer,
Elles se dirigent vers l'inconnu
Où règne tour à tour le père des chansons.

Louise

Toi, toi qui fais vivre mes poèmes,
Et fais rimer mes désirs.
Toi qui m'aimes et qui m'adores
Toi qui transformes la boue en or,

Tu me fascines, Femme,
Femme de joie, Femme d'amour.
Vénus, Circé,
Quand cesseras-tu de m'adorer ?

Toi, chercheuse d'infini, chercheuse de désir,
Tu es la réalité d'une société perdue,
Passion éternelle d'un amour sans fin.
Ta démarche triomphale attire toutes bêtes,

Tes yeux perçants mènent aux tempêtes.
Mais tu n'es pas qu'un corps
Tu sais faire mal à ceux qui profitent,
Toi être cruel, sois maudite !

Monstre, te reconnais-tu ?
Te rends-tu compte de tous ces amours déchues ?
Toi mon tout, toi mon désir,
Rien de plus qu'un sourire

Louise
(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)

LA SPLENDEUR DE L'ÂME

A la très chère, à la très belle
J'unis un cœur de glace à la blancheur des cygnes,
A l'ange, à l'idole immortelle,
J'envie le mouvement qui déplace les lignes

Tout cela ne vaut pas le poison qui dégouline
De tes yeux, de tes yeux verts,
Alors que mes illusions défilent
Où la mer, où mon âme palpite et se voit dans l'univers...

Comment, amour immortel,
T'exprimer avec loyauté ?
Grain de musc qui git, éternel,
Au fond de ma sincérité !

Tout cela ne vaut pas le terrible événement
De ta salive entamer,
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans regrets,
Et, charriant l'enivrement,

A la très bonne, à la très belle
Qui fait ma joie et ma prospérité,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en l'éternité !

Maria

Prends pitié de ma longue misère

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère
Je hais la passion et l'esprit me fait mal !
Un autel souterrain au fond de ma détresse
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent !
En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle !
À ton esclavage maudit,
Le plus triste des alchimistes ;
Par toi je change la boue en or.

Maudite, maudite sois-tu !
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?
Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse
Sont deux bijoux froids
Mêlés de métal et d'agate.
Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté
Vague et lointaine qui me ravit
Et vertigineuse douceur !
Nous fuirons sans repos ni trêves
Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes ;
Il juge, il préside, il inspire
L'or avec le fer.

Iris

Pendant que je te ravive l'histoire d'une nuit...

« En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire.
A tout âge, tu fixes le cimetière du Montparnasse
Ou la pendule aux accents funèbres,
Et tes yeux, où rien ne se révèle,
Sont deux bijoux froids où se mêle l'or avec le fer.
Sur le chemin du retour,
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir
L'infâme à qui je suis lié comme aux vermines la charogne.
« - Moi je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux
Pour contempler un éclair... puis la nuit !
« - Ah ! Que de belles paroles tu me murmurais...
Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon,
Me rappelant quel homme tu prétendais être.
Que de temps j'ai passé, à me remémorer nos doux moments passés.
Mais désormais je m'en moque comme de Dieu.
Il y a entre nous une telle différence mais tu ne la voyais guère.
« Vois-tu, le Poète est semblable au prince des nuées,
Mais la Mort nous tient souvent par des liens subtils,
Alors va te purifier dans l'air supérieur
Pendant que je te ravive l'histoire d'une nuit... »

Maëlle

Le ciel, mon amour

Envole-toi bien loin du ciel ou de l'enfer
La mer est ton miroir, laisse-moi plonger dans
Tes yeux où rien ne se révèle.
Aimons-nous doucement
Je veux bâtir pour toi
Luxe, calme et volupté.

Je hais la passion
J'ai vu l'horreur, mes yeux
Pleins de flamme, sont l'or avec le fer
Je te hais autant que je t'aimais !

Ô ma femme est morte ce matin
Mon monde n'a plus de sens, j'étais mort sans surprise
J'ai vu ce terrible paysage
Le ciel versait des ténèbres.

Je sentis ta bouche cruelle partir de la mienne
La mort t'admire
Dieu seul saura où on se retrouvera.
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
Ailleurs, jamais, peut-être !

Je jalouse le sort de la mort
J'aurais traversé la mer pour retrouver ton regard
J'étais sinistrement plus là, assis le regard perdu dans la nuit
Un éclair frappa devant moi
Qui faisait écho en moi
Comme la foudre qui a frappé le premier jour
Où je t'ai vu.

S'en est fini de nous
Envole-toi bien mon ange
Adieu mon amour ...

Ambre

Mal d'amour

Amour éternel ou amour éphémère ?
Amour fluide ou amour passionnel ?
Toutes ces questions s'entremêlaient dans mon esprit,
C'est peut-être ce qu'on appelait le tourbillon de l'amour ?

Toi seul aurait pu m'aider à trouver la réponse
Je crie mais en vain, avec toi j'ai perdu mon cœur.
Désormais mon cœur est noirci de couleur
Je ne ressens plus la douleur.

Je crois que j'ai trop souffert
Cette souffrance qui fait ressortir le sombre en moi.
La nuit voilée par le vent, je me questionne,
Est-ce le mal ou la vie qui s'empare de moi ?

Puis je demande au ciel de s'emparer de mes prières
Mais en vain, les yeux plongés dans le noir je fuis le fait
Que tu es parti. Tu étais mon arbre de vie,
Sans toi je pourris toute seule.

J'essaie d'oublier, de m'évader mais j'ai peur d'avancer seule
J'ai le cœur noir, il est paralysé
A jamais solitaire.

A toi amour, toi qui dois rimer avec
Légèreté, beauté, bonheur
Tu m'as montré un tout autre
Tourment que tu pouvais prendre, le mal d'amour.

Les larmes ont remplacé la clarté
De mon visage qui rayonnait tel un diamant.
Tes mains sculptaient mon bonheur
La vie m'a montré que croire en l'amour
C'est vivre l'enfer.

Ambre

(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)

Vérité froide

Enfin la vérité froide se révéla :
— Eh quoi ! n'est-ce donc que cela ?
Elle regardera la face de la Mort,

Je vous fais chaque soir un solennel adieu !
Ainsi qu'un nouveau-né, — sans haine et sans remords.
Je m'en moque comme de Dieu,

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !
Ma femme est morte, je suis libre !
Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères !
Ses cris me déchiraient la fibre.

Il me semble parfois que mon sang coule à flots,
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.
La beauté du corps est un sublime don
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;
Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie,
Paris change ! mais rien dans ma mélancolie...

Lilia

Ô ma beauté...

Ô ma beauté !
Guidé par ton odeur vers de charmants climats
Ton parfum des verts tamariniers,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Tes yeux ne sont que
Deux bijoux froids où se mêle
L'or avec le fer,
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle !

La nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
Ô fangeuse grandeur ! Sublime ignominie !

Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau ;
Je veux peindre ta beauté
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Là, tout n'est qu'ordre de beauté,
Luxe, calme et volupté ;
Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,
Un autel souterrain au fond de ma détresse,

Blanche fille aux cheveux roux,
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté et la beauté,
Ô ma beauté !

Cynthia

Blanche fille aux cheveux roux,
Ô mon unique reine
Viens, sur mon cœur amoureux
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?
Laissez, laissez mon cœur s'enivrer
Par ton odeur vers de charmants climats,
Laissez, laissez te peindre ta beauté.

Et quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit noire,
On regardera la face de la Mort car
C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre et
Nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir.

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux
Laissez, laissez le portique ouvert sur les Cieux inconnus
Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer
Les miroirs ternis et les flammes mortes.
C'est le but de la vie et c'est le seul espoir
Pour que les amoureux fervents
Et la nature, grande en ses desseins cachés,
Dévoile la gloire des Dieux.

Amélie

SORRISI MAI VISTI, MOMENTI MAI VISSUTI

E quando vedrai quell'altalena di ricordi
non dimenticarti il blu dell'abisso dentro il mio sguardo
e la soave vista del mio sorriso.
Non crugiolarti nell'odore di quel che una volta fu e più non è.
non vivere un'illusione, un velato ricordo
che ritorna come le onde del mare in piena tempesta.

Scorda il sapore di quel che furono i nostri sogni
e il palpito provato nel guardare il volto delle nostre paure
Il mio é un nome da dimenticare per rivedere il barlume di sole
che la nostra alba aveva creato.
Rimane il'assordante silenzio della la vasta notte,
tra fantasmi di ieri e illusioni di oggi.

E il pensiero vola tra l'immensita del nero dell'animo
mentre il vento gelido della tramontana mi sfiora la pelle e,
con lui se ne vanno anche gli ultimi ricordi.
E il buio inghiotte avaramente le ultime luci accese,
portandosi via anche le ultime lacrime
incapaci e rassegnate che scorrono sul viso come una goccia in un ruscello
bagna il seme della speranza la speranza di un'alba migliore.

Et quand tu vois cette balançoire de souvenirs
n'oublie pas le bleu de l'abîme dans mon regard
et la douce vue de mon sourire.
Oublie l'odeur de ce qui était et n'est plus.
Ne te réfugie pas dans le mirage du temps passé, une histoire voilée
qui revient comme les vagues de la mer en pleine tempête.

Oublie le goût de ce qu'étaient nos rêves
et le battement de cœur ressenti en regardant le visage de nos peurs
Le mien est un nom à oublier pour revoir la lueur du soleil
que notre aube avait créée.
Le silence assourdissant de la vaste nuit demeure,
entre fantômes d'hier et illusions d'aujourd'hui.

Et la pensée vole parmi l'immensité de la noirceur de l'âme
tandis que le vent glacial du nord effleure ma peau et accompagne les derniers souvenirs.
L'obscurité avale goulûment les lumières,
emportant même les larmes dénuées de toute espérance
qui coulent sur le visage comme des gouttes dans un ruisseau
qui nourriront la graine de l'espoir, l'espoir d'une aube meilleure.

Amélie

(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)

Voyage chez les morts

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;
Avec le cœur malheureux d'un jeune passager,
A travers la tempête, et la neige, et le givre
Tout en escaladant le ciel ; la Sainteté !
Nous userons nôtre âme en de subtils complots,
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir,
Dont l'inferral désir nous remplit de sanglots
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Des divans profonds comme des tombeaux
C'est la Mort, planant comme un soleil nouveau,
Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !

Inès

Tu trônes dans l'azur

Ange plein de gaieté, envole-toi bien loin,
Vers les champs lumineux et sereins.
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme,
Tu trônes dans l'azur, fendant le ciel comme une lame.

Et les cieux déchirés versent des ténèbres,
Qui noient le triste monde engourdi.
Ta vie n'a été qu'un éclair... puis la nuit !
Et les corbillards de mes rêves battent ta marche funèbre

Comme les sons nombreux des syllabes antiques ;
Ton âme murmure, écho de la vie, magnifique espoir,
Dans le langage des fleurs et des choses muettes.
Et tu es perdu dans ma mémoire.

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon
Un jour je regarderai la face de la Mort à mon tour
Il y aura ce portique ouvert sur les Cieux inconnus !
Mais qui sait si je t'y trouverai toi ou l'eau verte du Léthé.

Mon âme est fêlée, brisée, inerte,
Je plonge tout entier dans le gouffre de l'Ennui,
Et dans mon désespoir, je n'ai devant moi, plus que
Les flammes mortes et les miroirs ternis !

Karolina

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Sur la toile oubliée et que l'artiste achève
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté
Les yeux fixés sur moi comme un tigre dompté.

Dardant, on ne sait où, leurs globes ténébreux,
Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal,
Qu'un diadème affreux sentant le carnaval
Jette fidèlement son cri religieux.

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.
La Mort nous tient souvent par des liens subtils
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Emporte-moi wagon ! enlève-moi frégate
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

Nourhan

Sonnet

Devant ce noir tableau, envole-toi bien loin.
Que tu viennes du ciel, d'un infini que j'aime
ou de l'enfer, tout n'est qu'ordre et beauté sans fin,
La mer est ton miroir, ô ton unique reine.

L'Homme libre est ainsi le prince des nuées,
le secret douloureux dans ses yeux verts amers,
contemplant son âme au sein de l'infinité
de vagues formant son tombeau de fer, la mer.

Ô ! Les odeurs légères ressusciteraient
la beauté langoureuse, reine des pêchés,
femme à la froideur implacable et cruelle

Fille de Michel-Ange, de Satan, de Dieu,
ange, ou bien sirène telle que jamais mortel
ne se plaît à plonger au sein des lueurs des cieux

Lucie

Lettre à ce compagnon de toujours

Chat ! Fascinant compagnon
Il guette la moindre occasion
De ses yeux, de ses yeux verts
Pleins de mystère,
Il juge, il préside, il inspire.

Chat ! Énigmatique compagnon
Il va et vient sur mon cœur amoureux,
Chat mystérieux, chat séraphique,
Chat étrange, chat mélancolique.

Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,
En qui tout est, comme un ange,
Mêlés de métal et d'agate,
Aussi subtil qu'harmonieux.

Baptiste

Lune

Ô lune de ma vie ! Laissez, laissez
Mon cœur s'enivrer d'un mensonge
Ô lune de ma vie ! Laissez, laissez-moi
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un songe.

Sois ce que tu voudras nuit noire, rouge aurore,
Et bien d'autre encore,
Mais moi...

Je suis l'Ange gardien, la Muse, la Madone,
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
Muse pleine de beauté, connaissez-vous la haine,
Madone pleine de générosité, connaissez-vous les rides ?

Baptiste

Rêve cauchemardesque

Le Poète, démangé par le bruit du Temps
S'empressa de s'enivrer imprudemment,
La **bouche en feu** par la pipe et ses substances
Il finit par **plonger dans un sommeil** d'insouciance.

Viens mon beau chat, accompagne ce malheureux
Au vrai pays de gloire, non pas à Paris,
Mais là où la paix est imposée
Je te promets **luxe calme et volupté**.

Il a suffi d'un instant de lucidité et le Poète comprit
Que ce **chat séraphique** venait des abîmes.
Certainement un message d'**Hermès Trismégiste**,
Cet alchimiste qui m'ébahit.

Ô beauté ! Emmène-moi dans ce lieu !
Aux cotés de **Satan ou de Dieu**, qu'importe !
Ceci permettrait d'**extirper l'élément corrompu**
D'une société mécanique qui me prend au dépourvu.

Telle Eurydice, j'irai chercher mon Orphée,
Et même si le jugement dernier,
L'avoue coupable des **sept péchés**
Je me maintiendrai à ses côtés.

Ô reine des péchés !
Ta maigre nudité et ta **chair joyeuse**
M'ont condamné à **ton esclavage maudit**
Celle de nos passions inouïes.

Aux Rives du Styx, le Poète chercha dans l'eau
Les souvenirs d'une époque lointaine :
« **La mer est ton miroir** » disent-ils,
Mais moi je n'y vis qu'une charogne infâme.

Il est trop tard ! Pour me sauver de ce sceau
Donc tel un bon chrétien, j'accepte l'enfer ;
Feu éternel, réchauffe mon cœur glacé !

Ainsi je me rendis à l'évidence,
Je hais la passion...

Kenza

N'est-ce donc que cela ?

Enfin la vérité froide se révéla :
- Eh quoi n'est-ce donc que cela ?

Elle regardera la face de la Mort,
Nous aurons des lits pleins d'odeurs nauséabondes
Et d'étranges fleurs sur des étagères hautes qui fondent
Des divines profondes, cavernes comme des tombeaux.

Les miroirs ternis, noircis et les flammes en mots
Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Ruines ! Ma famille ! ô cerveaux congénères
Ma femme est morte, je suis libre !

Ses cris me déchiraient la fibre
Je vous fais chaque soir un solennel adieu
Afin que vous puissiez accepter mes vœux
Ainsi qu'un nouveau-né, sans haine et sans remord !

Le sublime don est la beauté du corps
Il me semble parfois que mon sang coule à flots,
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés
Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté
Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie.

Sarah

Mélancolie Heureuse

Le poids du temps m'écrase sous terre
La rétrograde de Vénus me plonge dans une profonde mélancolie
Pour que nos souvenirs heureux réapparaissent à la surface de mon esprit
Je me rappelle la profondeur de tes yeux verts,

Comme un miroir où je contemplais mon âme.
Ces nuits de décembre m'envoûtent
Et les larmes jaillissent pareilles à des gouttes,
Symbolisant notre amour sans flamme.

Te rappelles-tu nos soirs faits de rose et de bleu mystique ?
Dans ma tête résonnent toujours tes lettres d'amour poétiques
Mais toi, tu restes immobile telle une horloge impassible.

Ô astre de l'amour !
Je m'agrippe au passé comme pour hurler au secours !
Si Baudelaire fuit la réalité du monde ; moi, je fuis mon présent risible.

Fanny
(Poésie personnelle d'inspiration baudelairienne)